

# Le nénu-phare

Un journal de Fontaine d'Ouche  
qui se mouille sans se noyer

#2

DOSSIER

# LE BOULOT

## ÇA NOUS TRAVAILLE !

TENDANCES p 22

Styles de Meuf



# SOMMAIRE

## 4 / DOSSIER

**Le boulot : ça nous travaille !**

## 4 / TÉMOIGNAGES

Bosseuses de tous les métiers, unissons-nous !

## 7 / PHILO

Prendre de la liberté au travail

## 9 / ACTU

Au moins quinze heures d'activités quand on est au RSA : vers du travail gratuit ?

## 11 / TÉMOIGNAGES

Le bénévolat, une activité qui ne rapporte pas d'argent mais qui nous rapporte autrement

## 12 / MICRO-TROTTOIR

Focus sur le travail invisible et gratuit des femmes

## 14 / ENQUÊTE

Se battre contre l'assignation des personnes handicapées à la précarité

## 16 / MICRO-TROTTOIR

Les travailleur-ses du BTP ne chôment pas !

## 18 / INTERVIEW

"J'ai beaucoup de chance de pouvoir travailler avec mon foulard"

## 20 / LE GRAND SONDAGE

Rêves de travail

## 22 / TENDANCES

Au collège, c'est quoi ton style meuf ?

## 26 / ACTU

Vers une guerre perpétuelle à Gaza ?

## 27 / JEUX

Sudoku

# SE (RE)METTRE AU TRAVAIL !

Avril 2024.  
Notre aventure  
journalistique  
continue !

Vous tenez  
entre vos mains

le deuxième numéro du journal Le nenu-phare, écrit avec et par de nombreux habitants et habitantes du quartier de la Fontaine d'Ouche, petit-es et grand-es. Avec cette fois un [gros] dossier spécial sur le thème du travail, nous poursuivons notre démarche d'enquête sociale.

Depuis des siècles le travail est au cœur des débats de société : on le voit aujourd'hui avec la loi sur le plein-emploi, stigmatisant celles et ceux qui ne travaillent pas ou peu, considéré-es ainsi comme des fainéant-es ou des assisté-es. Ces personnes le méritent-elles ? Ne participent-elles pas aussi à proposer des modèles où l'on organise des vies moins productives, plus sobres, qui donnent de la place au bénévolat, à l'éducation des enfants ?

Le travail, un sujet qui alimente nos discussions avec les jeunes et moins jeunes du quartier...« *Comment gagner de l'argent ? Comment avoir confiance dans nos compétences ? Comment penser le travail comme un lieu d'épanouissement ? Est-ce possible ?* » Le travail est synonyme d'exploitation pour certain-es, de libération pour d'autres, souvent hélas source quotidienne d'injustice sociale !

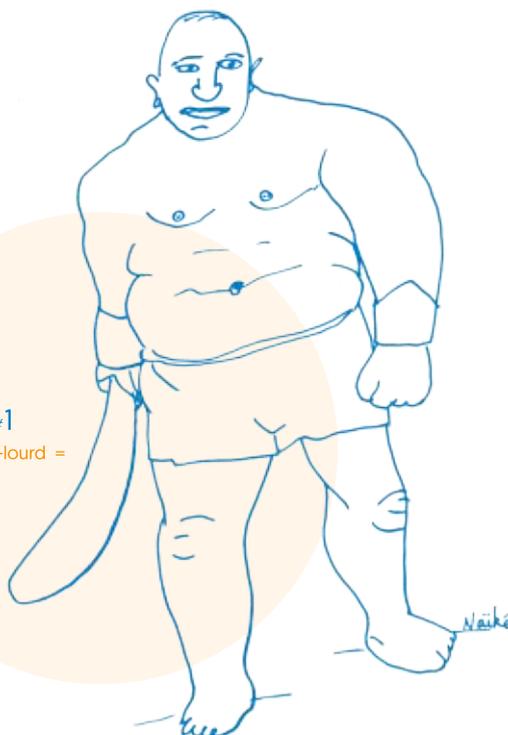
Nos micros et crayons se sont tournés vers le quartier, pour donner la parole aux personnes d'ici, tour à tour témoins et journalistes, enquêté-es et enquêteur-rices. Nous avons recueilli toutes ces bribes de vie, avons perçu nos vécus communs, nos différences aussi.

Le boulot est fait ! Maintenant, à vous de lire ! Au travail !

Mathieu Depoil  
Bernard Desoche  
et Naïké Desquesnes

### LES MÉTIERS MÉLANGÉS #1

Gardien de la paix + Mécanicien poids-lourd =  
**GARDIEN POIDS LOURD**



# « NOMMER LES CHOSES EST UN POUVOIR »

Michel-Rolph Trouillot

À Sullyman (2005-2024)

À tous les jeunes de  
nos quartiers blessés

Face à certains drames, nommons les choses pour les faire exister.

Dans un premier temps nous nommerons la violence... Elle existe.

Violence d'un acte. Violence d'un groupe. Violence d'une société. Violence d'une époque livrée à la société du spectacle et à l'argent. Quand la réputation suffit à prendre des vies. Causes et conséquences d'une société individualisante à outrance, bercée par l'illusion de la réussite. Une société qui assigne à une place, à un rôle.

Ensuite, nommons la tristesse... Cette émotion partagée par tout un quartier, par toute une population. Entendre des pleurs, des larmes et le désespoir. L'incompréhension dans les yeux des anciens. De la peur dans les yeux des plus jeunes. Et l'impuissance de ces mères. Elles d'ordinaire si fortes. Elles d'ordinaire si vaillantes. Elles qui résistent et portent à bout de bras un quotidien semé d'obstacles. Pour ensuite les voir exploser de colère.

Que nous nommons enfin : cette colère... Contre le sentiment d'abandon. Contre la relégation à une citoyenneté de seconde zone. Contre la dissymétrie policière. Contre le mépris de classe. Contre une société teintée de xénophobie. La colère devient alors cette posture aveugle qui fait tenir debout mais qui transforme le rapport aux autres. Cette colère qui résonne comme une recherche de justice. Miroir guerrier de la peur. La colère comme moteur des lendemains sombres. Cette colère qui naît du malheur et qui conseille si mal.

La colère est nommée. Elle existe. Il faut maintenant l'entendre.

Nous finirons par nommer la solidarité... Parce qu'elle existe toujours. Une solidarité de tout un quartier. De toute une communauté. Pendant ces jours de deuil. Pendant ces heures assombries. Voir l'amour vital d'une famille en peine. Voir les choses qui s'organisent d'elles-mêmes, sans mots dire. Et voir les clivages et ruptures dépassés pour porter secours. Voir l'urgence d'être ensemble. Voir les gestes qui reconforment, les mots qui résonnent et les visages qui soulagent.

Cette solidarité qui doit conduire à l'apaisement.

Mais comment continuer ?

Nommer les choses est un pouvoir. Transformer les choses est un devoir.

Transformons la société pour que la tristesse et la colère ne deviennent pas nos émotions quotidiennes. Continuons la lutte pour voir un jour une jeunesse heureuse et débarrassée de l'héritage des échecs des siècles passés et du temps présent.

Continuons pour une éducation populaire et humaniste, pour un travail social collectif et de tous les instants, surtout dans les périodes les plus sombres.

Nos pensées vont aux familles et proches heurtés par ces drames sans nom.

# Bonneuses de tous les métiers, unidom-mou !

## Quelle a été ta première expérience de travail ?

**Martine** : J'étais mécanicienne en chaussure. Je faisais de la couture.

**Kiki** : Dans une usine de moutarde qui n'existe plus. Ce jour là j'étais tellement heureuse d'aller au travail que j'avais mis un petit chemisier blanc avec une jupette blanche. Quand je suis rentrée le soir, je sentais l'anchois à 5 mètres !

**Sabrina** : Quand j'étais gamine on ramassait le muguet en forêt pour le vendre au grossiste. Mais tant qu'on vivait chez nos parents, on donnait notre salaire. Puis j'ai fait du service, de l'événementiel.

**Liliane** : J'ai commencé à 14 ans, en 1960, j'ai vendu la chaussure de bonne qualité dans un magasin chic à Paris. Je suis rentrée dans un magasin, chez Seban, et le monsieur m'a pris !

## L'as-tu choisi ?

**Martine** : C'était plus une obligation qu'un choix.

**Liliane** : J'ai pas trop choisi : je voulais être coiffeuse, mais mes parents m'ont dit qu'ils n'avaient pas les moyens de me payer les cours.

## Tu en gardes un bon souvenir ?

**Martine** : Non. Ça s'est mal passé.

**Kiki** : Un cauchemar. Un jour, je suis tombée la tête la première dans un tonneau, dans la saumure, je me suis ébouillantée la figure !

**Liliane** : C'est un souvenir agréable, j'ai été au contact de gens célèbres, j'avais des places pour aller au théâtre du Châtelet !

## T'es-tu sentie respectée au travail ?

**Martine** : Pas dans le monde de la chaussure en tout cas !

**Sabrina** : Oui. La dame faisait attention à la manière dont on rentrait : on était jeunes, 17-18 ans !

**Liliane** : J'ai été respectée. Sauf vers la fin, où j'ai appris que le patron nous déclarait pas le dimanche matin. Ça lui a porté malheur : je l'ai dénoncé et il a fait une attaque !

## T'es-tu sentie exploitée ?

**Kiki** : Exploitée d'un côté, mais de l'autre j'avais la liberté, il n'y avait plus l'autorité de mes parents. Du canal jusqu'à la foire, j'allais en vélo. C'était un chemin sympathique. Je me sentais grandir !

## Mère au foyer, c'est épanouissant ?

**Martine** : Absolument pas ! C'est pas pour moi.

**Sabrina** : J'ai deux enfants mais je travaille. Il y a un équilibre, je suis contente d'être avec mes filles, mais contente aussi d'aller au travail et de parler avec des adultes !

## Tu te sens obligée d'aller travailler ?

**Martine** : Ah oui !

« Mes parents ne voulaient pas que je fasse des études. Ils voulaient que je me marie et que je fasse des enfants ! »

## MARTINE : TRAVAILLER 7 JOURS SUR 7 ET SURVIVRE

À un moment de ma vie, j'ai dû travailler chez Flunch. Comme cheffe de groupe dans les restaurants à Paris. C'était un travail dégueulasse. Un milieu ingrat. Un collègue s'est fait virer pour un croissant. Je travaillais 7 jours sur 7. Je partais à 4h45 tous les matins, je rentrais à 18h, avec 3 heures de transport par jour ! Où sont les 35 heures ? Comment faisons-nous, épuisées, quand nous rentrons à la maison ? Combien de fois j'ai laissé la vaisselle et le ménage ? Et me retrouver à prendre une journée de récup' sur mes vacances pour l'entretien de l'appartement.

« Pendant 40 ans, j'ai été ouvrière dans la torréfaction de café. Les week-ends, je tenais un bar à la boîte de nuit L'escapade. C'était le jour et la nuit ! »



LES MÉTIERS MÉLANGÉS #2

Mécanicien poids-lourd + Gardien de la paix =  
**MÉCANICIEN DE LA PAIX**

## KHADIJA : GOUVERNANTE A L'HÔTEL DE LA CLOCHE, SON PATRON NE CONNAÎT PAS SON PRÉNOM

J'arrivais d'Algérie, j'étais jeune, je n'avais pas le choix, il fallait que je travaille. Je me suis retrouvée devant ce bel établissement, je me suis dit « *Entre, on verra bien* ». J'ai demandé « *Vous n'auriez pas besoin de quelqu'un ?* » On m'a dit « *Oui, venez demain* ». Je n'avais aucune expérience, j'ai regardé les autres faire, j'ai dit prends ton balai, ton éponge, y'a pas de sous métier ! Je me débrouillais bien, je travaillais dur : on avait tellement peur du chômage, on prenait pas nos pauses. De première gouvernante, je suis passée à deuxième gouvernante. Je gérais une équipe, l'économat, le planning. J'ai eu droit à toutes les stars, les gens biens, pas biens. 27 ans de travail, je ne peux pas tout raconter là !

C'était un travail ingrat. À ma fille, j'ai dit hors de question que tu bosses dans l'hôtellerie ! C'est un métier où les heures supplémentaires ne sont pas payées, tu sais à quelle heure tu arrives mais tu ne sais pas à quelle heure tu repars. Tu arrives au travail avec la boule au ventre, de peur qu'il y ait une plainte de client, une chambre mal faite ou bien un vol : la première suspicion, c'est la femme

de chambre ! Parce que cette femme, elle est venue travailler pour gagner sa vie, donc elle a besoin, donc elle va voler. Je me suis battue avec mon patron à cause de ça : pourquoi la femme de chambre ? Pourquoi pas le bagagiste ? C'est sûr qu'il faut être honnête. On ne peut pas, sinon, aller dans la chambre de quelqu'un de fortuné qui laisse l'or, les bijoux... une fois j'ai même trouvé une arme. Ça apprend la maîtrise de soi, il y a quand même la tentation. Quand les gens n'ont pas beaucoup, c'est normal.

Un jour, un client a eu un problème dans sa chambre et, quand je me suis présentée à lui, il a dit : « *La gouvernante à mes pieds* ». J'ai répondu : « *Ecoutez monsieur, votre argent ne vous permet pas de me traiter comme ça, allez, au revoir* ». Mon patron a écrit au client, il s'est excusé. Mais bon, ses excuses...

Lors de mon pot de départ à la retraite, mon patron est arrivé avec des fleurs mais il ne se rappelait même pas de mon prénom. J'ai mis les fleurs à la poubelle.

## SABRINA : CONDUIRE UN TRAIN, UN MÉTIER DE PLUS EN PLUS FÉMININ

Ça fait 22 ans que je suis conductrice de train à la SNCF. Mais je suis à temps partiel, je travaille le week-end. J'ai 40% de temps en plus pour m'occuper de mes enfants comparé aux personnes à temps plein ! Le métier se féminise de plus en plus : aujourd'hui dans toute la France nous sommes 20% de salariées femmes. Ce que j'aime dans mon travail ? L'autonomie et la solitude. Ce que je déteste ? Les prises de service à 5 heures du matin !

« Si j'ai travaillé mineure, c'est parce que mes parents n'avaient pas les moyens de me donner de l'argent. Ils travaillaient dur pourtant.

Avec mes premiers babysitting à 13 ans, j'avais 100 francs pour une nuit. J'étais vachement contente. J'allais au ciné ou bien je m'achetais mes habits. »

« J'ai travaillé avec un salaire de 1100 euros par mois en tant qu'agent de service hospitalier alors que mes collègues hommes gagnaient 1500 euros pour le même poste et le même contrat. »

MALIKA ET SULLYMAN :

« PRÉPARER LES COLIS CHEZ AMAZON, ÇA DONNE PAS ENVIE D'EN FAIRE SA VIE ! !

À 5h25, on scannait à l'entrepôt. En gilet jaune et chaussures de sécurité, on faisait l'échauffement obligatoire avec toute l'équipe de quelques minutes et puis c'est parti, on prend le portable, le badge et on va à nos postes. Là on range les colis que les « convoyeurs » nous amènent : les petits en haut, les grands en bas. Il faut aller vite, on n'a pas de pause, c'est abusé ! Parce qu'on était à temps partiel : on finissait à 10h30. C'est du 11 euros de l'heure. Physiquement, c'est dur : tu es toujours debout, et tu fais tout le temps la même chose. À 8 heures, t'es déjà K.O, tu t'endors, et il te reste encore 2 heures ! Ça dérègle le sommeil aussi, de se lever si tôt. Au bout de quelques mois, on a arrêté. On a fait d'autres boulots : chronopost par exemple, c'est plus tranquille. Plus tard, on voudrait être éducatrice-ices spécialisé-es, travailler avec les jeunes dans les quartiers.

« Je me sens fautive de ne pas travailler. »

# Prendre de la liberté au travail

Travaille-t-on uniquement pour gagner de l'argent ? Que gagne-t-on à travailler ? Le travail est-il nécessaire pour être libre ? Est-ce important d'apprendre à ses enfants d'aider à la maison ? Le travail peut-il nous rendre malades ? Le travail est-il forcément lié à la croissance ? Est-ce plus grave d'être aliéné par son travail ou de ne pas avoir de travail ? Voici quelques unes des questions posées lors des ateliers proposés par La maison de la philo (asso Le cri de la plume), qui anime des moments de philosophie populaires, ludiques, ouverts à tous-tes.

## S'ÉPANOUIR DANS SON TRAVAIL

Le travail nous apporte de l'épanouissement, parce qu'il donne un sens à la vie, à ce qu'on fait.

Aussi parce qu'on se rend utile.

Aussi parce qu'on est en accord avec nos valeurs, ça nous permet de nous épanouir dans notre travail. Le travail revalorise, donc ça nourrit l'estime de soi.

Le travail, ça nous amène à avoir une raison de se lever chaque matin, de vouloir faire quelque chose et ça amène des rencontres.

Nous on dit ça parce qu'on a choisi ce qu'on fait, mais beaucoup de gens ne choisissent pas ce qu'ils font : pour eux le travail n'est pas du tout une liberté, mais seulement une contrainte.

## TRAVAIL ET LOISIRS

L'emploi c'est ce qui te permet d'être rémunéré et de vivre, parce que sans argent on vit pas. Mais si tu travailles à mener des projets avec tes amis sur ton temps libre, c'est presque aussi du travail. On parle de loisirs mais c'est parce que le travail contraint existe.

Dans un monde où on n'aurait plus de travail contraint et où on aurait une sécurité financière, c'est vraiment une utopie, dans ce cas le travail serait choisi, pas contraint par l'économie.

## SE QUESTIONNER

Se questionner sur son travail, c'est nécessaire. ça nous permet de mettre au clair ce qu'on veut, ce qu'on ne veut pas.

Se questionner sur son travail, c'est avoir la possibilité de remettre en question et de sortir d'un certain cadre, donc d'acquérir un peu plus de liberté.

Quand dans des usines, les ouvriers se sont réappropriés le lieu de production, les outils de production, forcément ça re-qualifiait le travail. Au lieu que le travail soit aliénant, il était émancipant.



LES MÉTIERS MÉLANGÉS #5

Conseillère funéraire + fromagère crémière =  
**CONSEILLÈRE CRÉMIÈRE**

« Le travail nous apporte de l'épanouissement, parce qu'il donne un sens à la vie, à ce qu'on fait. »

Le boulot : ça nous travaille !

## QUAND ON NE PEUT PAS TRAVAILLER, COMMENT ON SE SENT ?

- Je suis habituée à travailler donc si je n'ai pas de travail, je ne me sens pas bien.

- Quand je suis au chômage, ça me donne plus de temps pour me reposer, faire d'autres activités... Quand on travaille on a pas beaucoup de temps.

- Quand on travaille à la maison, on peut prendre le temps de faire les choses et de les faire avec amour.

On ne reçoit rien quand on travaille à la maison, c'est gratuit. Mais on peut recevoir d'autres formes de reconnaissance : sa propre satisfaction, élever son moral, aimer s'occuper de ses enfants, de ses proches. La reconnaissance des autres.

Propos formulés par des personnes exilées accompagnées par le CESAM – atelier philo du 19 janvier



**Travailler pour moi  
c'est important car ...**

**J'ai besoin de travailler pour vivre**

**Je veux acheter un vélo pour mes enfants**

**Je dois acheter des vêtements et manger**

**Je veux acheter une voiture**

**J'ai besoin d'expérience pour pratiquer la langue française**

**J'ai besoin de connaître beaucoup de monde**

**J'aime bien être occupé**

**J'ai une famille à nourrir**

**Je veux créer mon entreprise**

**Ça me rend heureux**

**' Je peux faire  
un travail  
un peu idiot  
avec des gens  
sympas, mais  
pas le contraire.''**

**Quand on rencontre quelqu'un  
une des premières questions est :  
« Que fais-tu dans la vie, comme  
travail ? ». Il y a un blanc si on  
répond qu'on ne travaille pas.  
On dit souvent « Je suis » accolé  
à notre métier, comme si ça nous  
définissait, alors que c'est  
réducteur, on nous voit à travers  
un seul prisme. On pourrait dire :  
« Je fais... » ce métier.**

Avant, le travail, c'était pour  
gagner de l'argent. Aujourd'hui  
on cherche la satisfaction.

Avant, on travaillait pendant  
40 ans.

Les mineurs, ils s'esquintaient la  
santé, à 35 ans, ils étaient KO.

Et si tu ne travaillais pas tu étais  
fainéant.

Et puis, on ne choisissait pas son  
travail, on faisait comme ses  
parents.

La sobriété heureuse c'est com-  
pliqué, on est dans un engre-  
nage où on se crée des besoins.

Le burn out c'est quand les  
objectifs à atteindre deviennent  
irréalisables.

Je n'arriverai pas à travailler avec  
des couillons.

Je peux faire un travail un peu  
idiot avec des gens sympas,  
mais pas le contraire.

Groupe Apéro philo Comédie –  
23 janvier 2024

Au moins quinze heures  
d'activité quand on est  
au RSA :  
vers du travail  
gratuit ?

La réforme du revenu social d'activité (RSA), inscrite dans la loi Plein emploi adoptée en décembre dernier, prévoit que l'allocation soit assortie « d'une durée hebdomadaire d'activité du demandeur d'emploi d'au moins 15 heures ». Pour le moment, personne ne sait vraiment comment cela va se concrétiser : pour quelles activités, avec quelles structures ? On sait cependant qu'il y aura des dérogations en cas de problèmes de santé, parent isolé, etc. Et, en ce début d'année 2024, un ami bénéficiaire du RSA a demandé à sa conseillère de la CAF, à Dijon, quand serait mis en place cette réforme. Cette dernière a répondu : « On ne sait pas quand ça va arriver, mais ça va arriver ! »

## Chiffres

**635,70 EUROS**

le montant mensuel du RSA.

**9 MILLIONS D'EUROS**

la somme des montants versés annuellement par l'Etat pour l'allocation RSA (à titre de comparaison, l'entreprise Total a reversé au premier semestre 2022 18 millions d'euros de dividendes à ses actionnaires)

**10 000**

le nombre de personnes bénéficiant du RSA en Côte-d'Or

Ils l'ont dit

Il s'agit de transformer ce qu'il reste de système social en police des précaires. >>

un représentant du syndicat Sud s'exprimant à l'Université populaire du 14 décembre 2023, à la Maison-Phare

>> Il y aurait des gens qui profiteraient d'un système alors que nous ce que nous voyons, ce sont des gens qui souffrent. >>

Christophe Robert, délégué général de la Fondation Abbé Pierre



## ANALYSE

# WORKFARE : LA GUERRE AUX PAUVRES

Cette transformation conditionnelle de l'aide sociale française est ce que l'on appelle le **workfare** : un néologisme créé à partir de la contraction du terme **Welfare** – aide sociale – et du terme **Work** – travail, forgé par le président américain Nixon en 1969. Il désigne des réformes dont la rhétorique fait porter aux allocataires la responsabilité de leur situation et invisibilise le travail de soin, de solidarité, qu'accomplissent en réalité les personnes sans emploi.

« *Le Workfare ne consiste pas à créer des emplois pour ceux qui n'en ont pas mais à créer des travailleurs pour des emplois dont personne ne veut* » écrivait Jamie Peck dans *Workfare States* en 2001. Il invitait par cette formule à renverser la présentation habituelle de cette politique – remettre les assisté.e.s au travail – et à prendre au sérieux sa participation au fonctionnement du marché du travail par la construction d'une « *nouvelle catégorie de travailleur.ses forcé-es* », contraint.es d'accepter du travail pas, ou très mal, payé. Et ce « *au nom de la citoyenneté* », de ses devoirs, de leur dignité...

Extrait de "Réforme RSA, et si on parlait travail ?" par Maud Simonet, sociologue, paru le 4 octobre 2023 dans *Alternatives Economiques*.

## TÉMOIGNAGE

# EN FINIR AVEC LA HONTE

Lorsque je vivais avec le père de mes enfants, l'argent était quelque chose d'important. Il gagnait 1500 euros à peu près, il était militaire. Je travaillais comme ASH pour 1100 euros. L'argent était un stress, on n'en avait jamais assez, nous avions du mal à payer le loyer.

À la naissance de ma 2<sup>e</sup> fille, j'ai pris un congé parental puis me suis mise au chômage. Quelques mois après ma séparation, Pôle emploi m'a radiée : je n'avais pas pu me rendre à un rdv et j'avais pourtant envoyé un justificatif ! Bien qu'être au RSA était pour moi une honte, j'ai finalement préféré le demander car j'en avais marre de me battre avec Pôle Emploi pour obtenir l'argent que j'avais côtisé : chaque mois, je devais les appeler pour recevoir mon allocation !

Alors, en attendant mon RSA, j'ai vécu avec mes enfants pendant deux mois avec 300 euros. C'est là que j'ai compris ce qu'était le très peu d'argent et aussi que je devais lâcher prise pour mieux le vivre.

Aujourd'hui bénéficiaire du RSA,

c'est sûr que c'est peu mais je m'en sors plutôt bien : ce n'est pas simple car tout augmente mais je n'ai plus de dettes de loyer avec « seulement » un petit découvert en fin de mois. Nous avons un toit, nous mangeons à notre faim, de l'amour, que demander de plus ?!

Au départ j'ai énormément culpabilisé de ne pas travailler car, aux yeux de la société, c'est « travaille ! », sinon tu n'es personne (ou de la merde). Aujourd'hui je suis bénévole à la Maison-Phare - je ne me vois pas rester à la maison sans rien faire - et je cherche un mi-temps au contact des enfants - c'est difficile car les postes proposés sont à temps plein. Mais je veux m'occuper de mes filles et continuer le bénévolat.

Le plus important, c'est d'être en accord avec moi-même. Rappelons-nous que nous devons travailler pour vivre, pas vivre pour travailler. Et surtout d'être épanouie dans ce que nous faisons, plutôt que d'aller au travail la boule au ventre pour un besoin d'argent...

# LE BÉNÉVOLAT : UNE ACTIVITÉ QUI NE RAPPORTE PAS D'ARGENT MAIS NOUS RAPPORTE AUTREMENT !

À la Maison-Phare, on compte une trentaine de bénévoles qui s'activent dans tous les sens. Trois d'entre eux ont répondu à nos questions : Kebira et Khadija sont parfois en cuisine, parfois au jardin à remuer la terre, ou encore à la vente des légumes sur le marché hebdomadaire. Aurore est serveuse au café associatif. Elles racontent l'importance de cette activité non-rémunérée dans leur vie, que ce soit pour donner du temps aux autres, chasser l'ennui ou se sentir utiles. Propos recueillis par Kiki.

## J'APPRENDS TOUT LE TEMPS

Dans ma vie, durant la semaine, je m'occupais des personnes âgées en fin de vie et puis j'ai aussi travaillé en maison de retraite. Je rencontrais tout le temps des nouvelles personnes, c'était très riche. Le week-end je travaillais comme traiteur. Maintenant, je ne travaille plus pour l'argent. Il n'y a pas que ça dans la vie ! Avec le bénévolat, je donne de mon temps mais je ne suis pas perdante : je touche à plein de choses, je partage mes connaissances, j'apprends tout le temps. Et je donne autant que pour un travail salarié ! Justement parce que je ne le fais pas pour l'argent...

Kebira



## VOIR DU MONDE, CA FAIT DU BIEN AU MORAL

Le travail rémunéré me manque un peu : je cherche actuellement du travail dans les métiers de l'enfance. Par contre, l'argent ne me manque pas. Mon activité bénévole me plaît car, déjà, je ne reste pas chez moi ! Rester allongée toute la journée, j'ai connu, et j'ai plus envie ! Voir du monde, discuter, cela fait du bien au moral. Et si je retrouve un emploi, je garderai une activité ici. Ce côté familial, ce lieu si cocooning, le respect de l'autre aussi, l'absence de disputes - on l'a rarement dans un vrai travail... Ici, on a tout pour être heureux !

Aurore



## ÊTRE UTILE ET VALORISÉE EN MÊME TEMPS

Quand j'ai pris ma retraite, j'ai un peu déprimé car j'avais besoin d'être en contact avec des gens, d'être en activité. C'est pour ça que je me suis engagée. Le bénévolat, c'est un plaisir, contrairement au travail salarié, qui était une obligation pour moi, une activité difficile [gouvernante à l'hôtel de la Cloche, voir p.5], que je faisais par obligation familiale. Je suis heureuse de donner de mon temps, d'être utile, de faire plaisir, sans demander de retour. Nous sommes valorisé-es aussi, remercié-es par la direction. Ça fait du bien à ma conscience, à moi-même. Je n'aurais pas spécialement aimé faire du bénévolat pendant ma vie de salariée, comme travailler moins et donner de mon temps ailleurs, car quand je travaille c'est à fond, et je ne peux faire qu'une chose à la fois !

Khadija



# FOCUS SUR LE TRAVAIL INVISIBLE ET GRATUIT DES FEMMES

Quand on lui demande « *Pourquoi est-ce toujours les femmes qui doivent faire le travail du soin ?* », l'enseignante-chercheuse Rose-Myrliè Joseph répond « *Pour que l'homme soit en forme pour aller vendre sa force de travail* ». Dans l'émission de France 24 que nous avons regardé, elle rappelle le lien historique entre le travail de production et celui de reproduction de la femme, qui reste au foyer et fait des enfants. La chercheuse raconte l'étendue du travail invisible et gratuit des femmes, dans l'entreprise comme dans la famille. Elle explique que casser la division sexuelle du travail ne passe pas seulement par des volontés individuelles mais par des politiques incitatives de l'Etat et la responsabilisation des entreprises. Cet automne, nous nous sommes promenées sur le marché à la rencontre de différentes femmes qui nous confient que les tâches domestiques restent encore et toujours (hélas) une histoire féminine.  
Propos recueillis par Jacqueline.

## Melina, 29 ans

« Je consacre 3 à 4 heures par jour aux tâches domestiques. On n'est pas debout à ne rien faire, on n'est pas installées confortablement, c'est vraiment un boulot quoi ! Quand on a fini son travail rémunéré, c'est un second travail pour lequel on n'est pas payées. Avec mon mari, on arrive à faire du 50-50. Dès le début c'était comme ça, j'ai un peu crié mais ça a porté ses fruits. Un message ? Messieurs, aidez vos dames, et tout ira mieux ! »



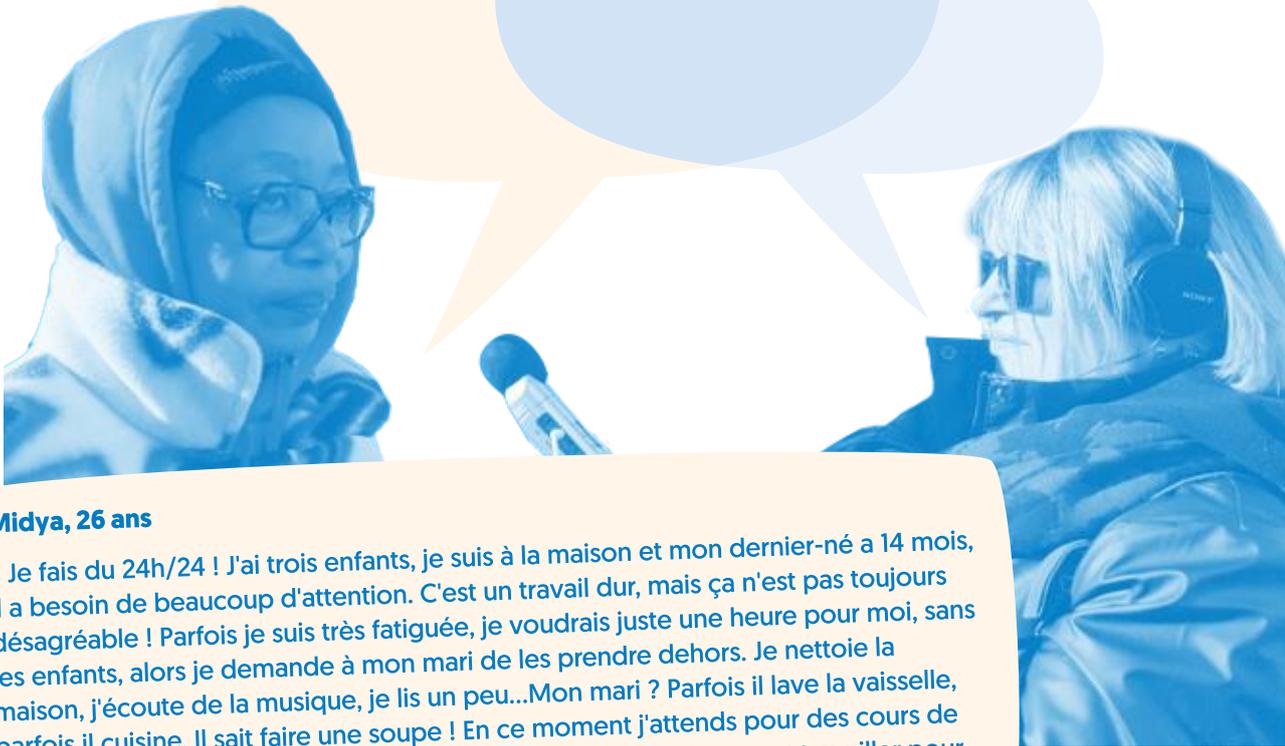
## Myriam, 67 ans

« Je consacre 4 à 5 heures par jour aux tâches domestiques. Je suis une des rares qui considère que c'est du bonheur. De pouvoir ranger sa maison, je suis ravie de faire ça ! Je suis retraitée, donc après une vie de travail, voilà ! La tâche que je préfère : laver par terre. C'est mon mari qui fait les courses et la cuisine. J'ai de la chance, j'ai l'impression d'être au restaurant tous les jours »

# Hommage à Paulette

Ma maman, née en 1923, a été placée à 16 ans, elle faisait la bonne chez des familles. En 1950, à 27 ans, elle s'est mariée avec mon père, éclusier. Et elle a passé sa vie à être le larbin d'un homme. Le café était toujours prêt. Elle servait des soupes chaudes aux marinières. Elle bêchait aussi le jardin pour se divertir, comme disait mon père. Je n'ai jamais vu ma mère assise confortablement sur une chaise : elle était toujours en bout de chaise. Ses moments de repos étaient pour reprendre des chaussettes ! Ses premières vacances, c'est quand, à 20 ans, je l'ai emmenée à la mer, et dans beaucoup d'autres endroits.

Kiki



## Midya, 26 ans

« Je fais du 24h/24 ! J'ai trois enfants, je suis à la maison et mon dernier-né a 14 mois, il a besoin de beaucoup d'attention. C'est un travail dur, mais ça n'est pas toujours désagréable ! Parfois je suis très fatiguée, je voudrais juste une heure pour moi, sans les enfants, alors je demande à mon mari de les prendre dehors. Je nettoie la maison, j'écoute de la musique, je lis un peu... Mon mari ? Parfois il lave la vaisselle, parfois il cuisine. Il sait faire une soupe ! En ce moment j'attends pour des cours de français et une formation : je veux sortir de la maison, être dehors et travailler pour devenir agricultrice ! »

## Catherine, 68 ans

« Le travail domestique ? Mais les femmes travaillent plus que les hommes ! On fait 90% des tâches domestiques. Bien sûr que c'est du travail ! Il faut faire la chambre, la vaisselle, le repassage, l'aspirateur, tout ça, ça fait beaucoup pour les femmes. Et, quand j'ai les petits enfants, je m'en occupe ! Et, vous savez, une femme qui s'occupe des enfants, elle travaille parfois beaucoup plus dur qu'une femme sans enfant qui va au bureau ! »

Le boulot : ça nous travaille !

# SE BATTRE CONTRE L'ASSIGNATION DES PERSONNES HANDICAPÉES A LA PRÉCARITÉ

Jérôme Bas, chercheur en sciences sociales sur le handicap, a répondu à nos questions.

**Jean :** Beaucoup d'entreprises ne respectent pas le quota qui doit les contraindre à employer des personnes handicapées. Elles préfèrent payer l'amende. Comment analysez-vous cette situation ?



**Jérôme Bas :** Aujourd'hui, secteur public comme secteur privé doivent embaucher 6% de personnes qui ont validé la RQTH (reconnaissance de qualification travailleur handicapé). Cette obligation théorique d'emploi est d'abord une victoire des personnes handicapées : au début du XX<sup>e</sup> siècle, les blessés de guerre obligent l'Etat à mettre en place des formations et des réadaptations au travail. Puis les invalides du travail ainsi que des personnes qui avaient notamment survécus à la tuberculose se sont mobilisées. Cela a permis que des politiques publiques progressistes ne laissent pas les employeurs faire leur marché et choisir qui ils licencient, qui ils embauchent. Mais, en un siècle, le patronat a appris à se défendre de ce genre de politique contraignante. En trouvant les moyens de payer l'amende plutôt que de recruter, de sous-traiter dans les ESAT[1], de faire des happenings autour du handicap pour éviter cette amende mais qui ne correspondent pas à des recrutements en bonne et dûe forme [voir encadré].

**Jean :** Je suis moi même invalide. À Pôle Emploi, on me proposait de faire des ménages sans tenir compte de mon niveau d'étude et alors que je n'en étais pas capable physiquement. On me menaçait de me radier au bout de trois refus. C'est une expérience un peu datée, y a-t-il des évolutions ?

**J.B :** C'est toujours d'actualité. Le handicap est la

première cause de saisine du défenseur des droits pour discrimination. Notamment au travail, lorsque la personne est reléguée à des tâches qui ne sont pas sur sa fiche de poste ou qui ne sont pas adaptées à son handicap. Ces nombreuses discriminations, on les appelle de plus en plus du validisme, une sorte de racisme envers les personnes handicapées, dans un refus de prendre en compte leurs besoins par exemple.

**Jean :** J'y ai été confronté, en tant que prof remplaçant en italien. On ne m'aidait pas à trouver des solutions techniques, on me faisait comprendre que mon physique pouvait effrayer les enfants, que les parents ne seraient pas contents.

**J.B :** C'est très typique, comme s'il fallait rester caché. Comme s'il fallait un monde à part pour les personnes handicapées. Alors que toutes les études montrent que la mixité, dès l'enfance, permet de se rendre compte que le handicap n'est pas un stigmate mais une partie de l'expérience humaine qui peut arriver à tout le monde.

**Jean :** Passé l'effet de surprise, les élèves ont bien réagi : « il est handicapé et il est prof, c'est super ». Mais les profs me disaient qu'il fallait que j'explique mon handicap. Je ne voulais pas entrer dans les détails, pour ne pas effrayer. J'ai finalement arrêté de travailler : cela me mettait dans une précarité folle. Je faisais des remplacements mais mon salaire arrivait le mois suivant, alors que mon AAH[2] était suspendue. Puis elle mettait trop longtemps à revenir. Ça a marché un temps car j'avais des économies



et j'empruntais à des proches puis je me suis découragé : j'ai préféré toucher l'AAH à taux plein, plutôt que de travailler à perte. Aujourd'hui je suis bénévole à la Maison-Phare.

**Naïké :** Comment faire avancer les choses ?

**J.B :** Moi je ne sais pas, mais certaines associations revendiquent d'en finir avec les traitements à part. D'autres revendiquent des politiques volontaristes mais aussi contraignantes, des formations pour toustes. Que la question du handicap ne soit pas la dernière roue du carrosse des politiques de diversité. Elles demandent des transformations d'ensemble du système. Mais comment faire, quand la productivité dicte tous les types de travail ? Il y a quand même eu une victoire récente, la déconjugalisation de l'AAH.

**Jean :** En effet, puisque je touchais l'AAH, j'ai dû me cacher pour vivre en concubinage. Ça complique les choses !

**J.B :** Cette déconjugalisation doit permettre de vivre en amour sans se cacher et de toucher l'AAH sans dépendre des revenus de son ou de sa partenaire. Après deux ans de mobilisation, la lutte paye. Hélas, on observe aussi des régressions très inquiétantes, comme la conditionnalité du RSA [voir p.9], et la diminution de l'AAH, alors que ces minima sociaux représentent une sécurité pour les personnes qui les touchent. Ces politiques dites d'activation sont des politiques de culpabilisation et de pression. Je ne suis pas très optimiste pour les temps qui viennent !

[1] L'ESAT, établissement et service d'aide par le travail, permet aux personnes handicapées d'exercer une activité professionnelle alors qu'elles ne peuvent le faire en milieu ordinaire de travail. Les personnes y sont souvent payées au dessous du SMIC horaire.



## UN DUODAY EN CÔTE D'OR, ON EN PENSE QUOI ?

Le 23 novembre 2023 a été organisée une journée « DUOday » sur l'ensemble du département, dans le cadre de la semaine européenne pour l'emploi des personnes handicapées. Le Duo Day, c'est une entreprise, une collectivité ou une association qui accueille une personne en situation de handicap le temps d'une journée pour faire « découvrir le métier » et qu'« ensemble » on puisse « dépasser nos préjugés » nous dit le site Internet. « Il faut qu'une structure accompagnante ait permis la mise en relation, comme un ESAT<sup>[2]</sup>, à part si la personne est assez autonome, nous précise par téléphone Magalie Jarousseau, chargée des contacts presse pour LADAPT<sup>[3]</sup>. Il n'y a pas de critères pour postuler, à part la curiosité. Les employeurs qui ouvrent leurs portes sont des grandes entreprises comme des PME ainsi que la fonction publique ». Mme Jarousseau conclut que cela permet parfois de « déboucher sur des stages ou des mises à disposition ». Pourtant, les mots ne manquent pas sur Twitter pour qualifier cette journée, raconte une étude de l'ASPH<sup>[4]</sup>. Le dispositif est en effet critiqué pour son « paternalisme », lorsque l'entreprise poste des photos sur les réseaux avec les personnes en situation de handicap ou utilise juste le prénom de la personne (« Voici X, qui va passer la journée avec nous ! ») en l'infantilisant. « On m'a utilisé comme une attraction étrange, inspirante, pitoyable ou mignonne, sans salaire ou compensation », nous dit par exemple Citron Mitermite sur Twitter. « La finalité du DUOday devrait être repensée, par exemple en inscrivant cette journée dans un cursus de stage au sein de l'entreprise, voire d'un emploi », conclut le rapport. Et ainsi défendre un réel engagement des entreprises au-delà de l'effet de communication.

[2] L'Allocation Adulte Handicapé à taux plein s'élève à 971,37 euros par mois mais peut être abaissée en fonction des ressources du ou de la bénéficiaire. La durée de l'attribution est de minimum un an et peut être versée toute la vie.

[3] LADAPT : association nationale qui accompagne les personnes handicapées à travers plus d'une centaine d'établissements et services d'accompagnement, de formation, d'insertion, de scolarisation ou de soin

[4] ASPH : Association Socialiste de la Personne Handicapée [<https://www.esenca.be/wp-content/uploads/2021/12/Analyse-ASPH-2021-DuoDay.pdf>]

## TRAVAUX DANS LE QUARTIER

LES TRAVAILLEUR·SES  
DU BTP NE CHÔMENT PAS !

Ces derniers mois, beaucoup d'habitant-es de Fontaine d'Ouche ont vu leurs immeubles entourés d'échafaudages, de gravats et de tout un tas de nouveaux éléments stockés là pour la réhabilitation de leurs logements. Content-es de vivre l'embellissement de leurs appartements, parfois moins contents du bruit et du temps que cela va prendre, les locataires n'osent pas toujours parler aux travailleur-ses. Alors, nous y sommes allé-es pour vous ! Extraits d'entretien

"ON TRAVAILLE PAS POUR  
LE PLAISIR"

**Kante Allassan, 20 ans, apprenti**

**C'est quoi votre travail ?**

Le travail du bâtiment, je monte l'échafaudage. Ensuite on démonte les anciens. Et je fais l'isolation.

**C'est dur ?**

Exactement, mon travail est dur. C'est pas facile du tout car en ce moment il fait froid. Et l'échafaudage, c'est lourd aussi, et risqué. En cas d'accident, tu tombes, c'est fini pour toi !

**Vous aimeriez gagner plus d'argent ? (vous n'êtes pas obligé de répondre !)**

Exact, on travaille pour l'argent ! Le travail, on le fait pas pour le plaisir.

**Vous auriez aimé faire quel métier ?**

J'aurais aimé faire mécanique.

"D'ICI A 2025, ON AURA  
RÉHABILITÉ 370 LOGEMENTS"

**Louison, 32 ans, chef de chantier**

**C'est quoi ce chantier ?**

Aujourd'hui on réhabilite 370 logements, on est en site occupé : ça veut dire qu'on travaille alors que les gens sont dans leur logement. Il faut faire attention ! À l'intérieur, on refait la peinture, le carrelage, les salles de bain, l'électricité. En extérieur, on refait l'isolation, l'étanchéité et les fenêtres. On remet aux normes le gaz. Ça fait beaucoup de monde sur le chantier, on est une cinquantaine de travailleurs au quotidien. Si tout va bien, on doit finir en 2025.

**Votre métier est-il compliqué ?**

Oui, on a des problèmes d'approvisionnement, de gestion des hommes, d'intempéries et mon rôle est de faire en sorte que ça se passe bien quand même. Des accidents, ça arrive, ça peut aller d'une petite coupure, d'un coup de marteau à quelqu'un qui chute de plusieurs mètres.

**Votre métier est-il ennuyeux ?**

Pas du tout. Tous les jours, c'est nouveau.

**Depuis combien de temps vous faites ce métier ?**

10 ans.

« Un couloir vert », c'est le nom donné à la nouvelle allée pour piéton du boulevard Gaston Bachelard où sont en train d'être installés des grands portiques en bois et en métal pour accueillir des panneaux photovoltaïques.

Plusieurs métiers se sont succédés pour que ce projet voit le jour : maçons, charpentiers, électriciens... Au cours de l'hiver, nous en avons rencontré beaucoup.

Extraits de quelques entretiens.

## "MAINTENANT LES FEMMES ONT LEUR PLACE SUR LES CHANTIERS"

Charlotte, 23 ans, cheffe de chantier

### C'est quoi ce chantier ?

On installe des panneaux solaires pour qu'il y ait de l'électricité solaire dans le quartier. On fait des trous pour que les panneaux puissent tenir.

### Depuis quand vous faites ce métier ?

4 ans. J'ai toujours voulu faire ce métier. J'ai fait un BAC pro travaux publics au lycée des Marcs d'Or qui est ici au dessus du quartier. Et après j'ai fait une formation chef de chantier.

### Est-ce que votre travail c'est fatigant ?

Surtout quand il fait froid ou chaud mais moi je suis cheffe, alors je travaille moins que les garçons sur le chantier ! Mais le soir, je rentre chez moi et je suis quand même fatiguée !

### Est-ce que vous aimez votre travail ?

Oui, je trouve ça satisfaisant que tout le monde ait un espace extérieur pour bien vivre.

### C'est difficile d'être une femme dans votre métier ?

À l'heure d'aujourd'hui les mentalités ont beaucoup évolué. C'est pas comme avant, quand les femmes avaient pas leur place sur les chantiers. Il y a de plus en plus de femmes qui font ce métier. Ce qui reste compliqué, c'est avec le client : sur le chantier, il va plus se tourner vers un homme que vers moi, alors que je suis la cheffe. Et puis parfois il faut qu'on réclame une roulotte toilettes car quand on est une femme, on n'a pas d'autres choix !

### Ça vous arrive de faire des erreurs ?

Oui, parfois on doit refaire, car soit les plans étaient pas bons, soit on a fait une erreur au moment du terrassement. Donc, oui, ça arrive !

### Ça va finir quand ?

Normalement au mois d'avril 2024.



## "ON FAIT DES GROSSES JOURNÉES"

Antoine, 41 ans, maçon-carreleur

### Qu'est-ce que vous faites ?

Ici, on fait des massifs en béton pour ensuite accueillir l'installation de panneaux solaires qui va permettre de redistribuer l'électricité sur le quartier.

### Votre travail est-il compliqué ?

Oui il est un peu dur. On travaille dehors, il fait froid, des fois on porte des charges lourdes.

### Vous vous êtes déjà fait des blessures ?

Oui, souvent on a mal au dos.

### Vous aimez votre travail ?

Il faut avoir la passion. C'est ma conseillère d'orientation qui m'a orienté...et puis j'avais de la famille dans le bâtiment.

### Il y a du retard ?

Non, car on nous a obligé à finir avant les vacances. Donc c'est speed ! On fait des grosses journées.

### Vous avez tout ce qu'il vous faut pour finir ?

Oui, on a tout le matériel ! Ils mettent les moyens quand il faut avancer.



Le boulot : ça nous travaille !



# « J'ai beaucoup de chance de pouvoir travailler avec mon foulard »

Nour, 27 ans, hôtesse d'accueil

**Il y a quelques semaines, en tant que personne de confession musulmane, tu as pris la décision de porter le foulard. Comment ça s'est passé pour toi au travail ?**

Ça s'est très bien passé ! J'étais partie en voyage spirituel en Arabie Saoudite et je savais déjà que j'allais vouloir garder le voile à mon retour en France. J'en avais déjà parlé à une collègue, qui a averti la direction. Ils ont cherché les informations légales et ont constaté que c'était possible. J'ai donc pu revenir au travail avec mon foulard ! J'ai même eu du soutien de la part de mes employeurs, qui m'ont dit que si je subissais des remarques racistes, il fallait les renvoyer vers eux.

**Quand tu es arrivée voilée le premier jour, comment ça s'est passé, comment tu te sentais ?**

Mes collègues n'étaient pas au courant, j'appréhendais leur réaction ! C'est normal : ils te voient du jour au lendemain avec le foulard, ils se posent des questions, se demandent si on m'a obligé à le porter, si je deviens extrémiste. Quelqu'un m'a dit « *ils t'ont retourné le cerveau en Arabie Saoudite ?* » Mais j'étais confiante, je n'avais pas peur. J'ai expliqué que c'était un libre choix, une décision personnelle. Mon mari, avec qui je suis mariée depuis 6 ans, c'est le dernier de ses soucis et mon père est même contre ! Une fois la surprise passée, je n'ai eu que des retours bienveillants. J'ai gardé mes jeans, on m'a dit « *t'es toujours aussi stylée !* ». Avec le djilbab\*, peut-être que ça aurait heurté davantage.

**Si ça n'avait pas été possible, comment aurais-tu fait ?**

Je m'étais dit, « *on va s'adapter* ». Si c'est accepté, tant mieux. Et sinon, j'étais prête à l'enlever chaque jour, le remettre, le retirer, le remettre, bien que ça aurait été dur. C'est comme si on te retire un truc personnel tous les matins, comme ta bague de mariage. C'est précieux. Pour quelqu'un qui ne le porte pas, c'est difficile à comprendre. J'ai beaucoup de chance de pouvoir travailler avec mon foulard.

*Propos recueillis par Salwa et Naïké*

\* Le djilbab est une longue robe prolongée par une sorte de capuche, le tout couvrant la tête et l'ensemble du corps à l'exception des pieds, des mains et du visage.

## LA LOI ET LA PRATIQUE

Légalement, les services de l'Etat et des collectivités territoriales n'ont pas le droit d'employer des personnes qui portent des signes religieux visibles, dans le respect du principe de laïcité. À Dijon, les Ehpad municipaux tombent par exemple sous cette juridiction. Par contre, il n'y a pas de restriction légale du côté du secteur privé.

« *Notre structure est une association de droit privé, donc notre salariée a le droit de porter le foulard* », nous explique l'employeur de Nour. « *Par contre, nous avons des missions de délégation de service public dans les écoles. Si notre employée était amenée à travailler dans ce cadre, elle ne pourrait pas garder son*



## « Il m'a fallu arrêter de travailler en contact avec le public »

Hafida

« Je suis arrivée en France en 2002, avec un diplôme marocain d'informatique et bureautique, mais je n'ai pas trouvé d'emploi qui correspondait. Après une formation vente à Plombières, c'est la boîte d'interim Adecco qui m'a permis de travailler comme vendeuse chez Casino, Jennyfer... Puis j'ai décidé de porter le foulard et ma conseillère m'a prévenue : je ne pourrais plus avoir de poste en contact avec le public. C'était le règlement des

magasins. Je me suis retrouvée à faire de l'inventaire ou à travailler en équipe de nuit. Je me suis rabattue sur le travail de femme de ménage chez des particuliers. J'ai aussi travaillé à la cantine scolaire, où je devais l'enlever. J'ai vécu la discrimination d'un responsable, qui a refusé mon bandeau alors qu'il avait trouvé "joli" celui d'une salariée non-musulmane. »

voile ». En cas de comportement raciste subi par la salariée, le président de l'association est clair : « *Nour respecte la loi. C'est le devoir de l'employeur de protéger sa salariée si elle est embêtée et de se tenir à ses côtés* ».

Pourtant, il reste encore du chemin à parcourir : beaucoup d'employeurs dans le privé interdisent le foulard en invoquant l'hygiène, la sécurité ou le contact avec la clientèle. Une enquête menée par des chercheuses en 2020 [1] a révélé que les femmes sont encore trop souvent contraintes à l'enlever, à accepter des emplois moins qualifiés, à devenir entrepreneuses quand elles le peuvent ou même à se résoudre à quitter la France.

Aujourd'hui, il leur est toujours difficile de trouver du travail, et ce malgré leurs diplômes. Cependant, de grandes chaînes comme les magasins suédois IKEA et H&M, le magasin néerlandais Action, acceptent les salariées qui portent le foulard. Elles témoignent sur les réseaux, incitent d'autres à tenter leurs chances. Le site d'annonce Job Hijab France, créé en juin 2023, propose des centaines d'offres d'emploi non discriminantes, ainsi que des conseils de rédaction de CV ou de lettres de motivation.

[1] "Stigmatisation : les femmes voilées en entreprise contraintes de réorienter leurs carrières" <https://www.u-pec.fr/fr/recherche/stigmatisation-les-femmes-voilees-en-entreprise-contraintes-de-reorienter-leurs-carrieres>



# RÊVES DE TRAVAIL

**Armées de nos micros et de nos calepins, nous avons pris notre courage à deux mains et sommes entrées dans les magasins du quartier pour poser nos questions sur le travail. Neuf personnes nous ont répondu. Parfois, elles ont parlé d'une seule voix : quand on leur a demandé « Aimeriez-vous gagner plus d'argent ? » elles ont toutes répondu : « Bien sûr ! Comme tout le monde ! ».**

Les vendeuses étaient toutes très contentes de leur métier ! L'étiopathe, la prof en freelance et la secrétaire pédagogique aussi. À la question « *Comment aimez-vous votre travail ? Un peu, beaucoup, pas du tout ?* » Elles ont toutes répondu : « *Beaucoup !* » L'animateur a précisé que, s'il est heureux de travailler dans ce domaine, il n'aime pas les moments où « *Il fait les tâches ingrates* ». Deux métiers ont semblé plus difficiles que les autres : un agent de sécurité nous a confié que c'était fatigant d'être debout tout le temps et qu'il fallait en permanence gérer les émotions des gens - c'est loin d'être facile. Une « dame de cantine » nous a aussi raconté les difficultés de son métier : « *les enfants sont durs à ce moment de la journée, ils n'écoutent rien ! Ils font des bêtises !* » Elle a ajouté que sa direction ne prend pas suffisamment en compte les conditions de travail.

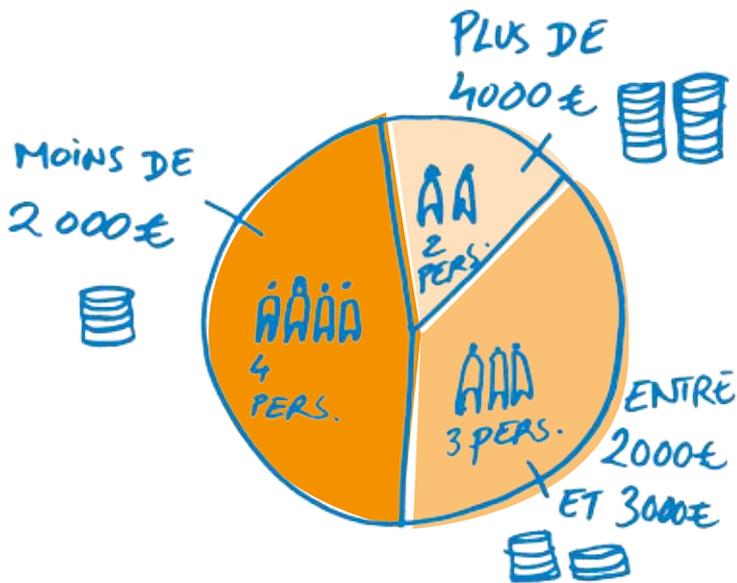
## Chiffre

1 398,69

**EUROS NET MENSUEL**

C'est le montant du SMIC depuis janvier 2024, pour un contrat de 35 heures par semaine. Indexé sur l'inflation, il a été revalorisé huit fois en trois ans.

## SI VOUS POUVIEZ CHOISIR VOTRE SALAIRE, DE COMBIEN D'ARGENT PAR MOIS AURIEZ-VOUS BESOIN ?



La majorité des personnes interviewées disent qu'elles se sentiraient bien avec un salaire de moins de 2000 euros. C'est pas grand chose ! Seulement 2 personnes osent rêver d'un salaire à 4000 euros alors qu'1 français sur 10 gagne plus de 4162 € net par mois. Mais c'est une réalité un peu lointaine quand on sait que dans nos quartiers populaires, nous représentons surtout ces 10% de la population qui gagne moins de 1436 € net par mois. Ici, les gens ne prétendent pas à gagner beaucoup, et sont habitués à vivre avec peu. Et ça ne veut pas dire que c'est facile !

## QUEL EST LE MÉTIER DE VOS RÊVES ?



# Au collège, c'est quoi ton style meuf ?

Qu'on vienne des collèges Rameau ou de Bachelard, les choix vestimentaires ne sont pas à prendre à la légère, révélant personnalités et communautés sociales. Alors, forcément, l'idée d'un uniforme à l'école inquiète. Pourtant, « cela permettrait d'aller plus vite pour s'habiller le matin » !

## LES STYLES QUI PASSENT

### # ZARA DRIP

Le style majoritaire au collège. Veste et/ou pantalon en cuir, trench et hug panda. Des habits classes, et un peu cher.

La marque fétiche : Zara

### # SPORTSWEAR

Jogging, cargo, baggy : tu l'as compris, tout ce qui est large et confortable.

La marque fétiche : Nike, Adidas, JD

### # LACOSTE TN

À observer plutôt côté garçons. Portent tout le temps les mêmes marques (cf le titre et la marque fétiche).

La marque fétiche : Lacoste et TN, tavu !

### # MEUF DU 16

C'est la bourgeoise. Une jupe pailletée et des golden aux pieds.

La marque fétiche : Zadig et Voltaire, Mon Clair, Gertrude

### # STYLE SKATER

Casquette à l'envers, coupe casquette, pull large, pantalon large, USA style !

La marque fétiche : Vans, Levis, Suprême

Parfois, on peut même passer le portail en chaussettes claquettes, mais ça c'est spécial derniers jours de l'année !

### # STYLE CAMPAGNE

Des bonnets, des écharpes, ils se remplissent. Et le pantalon qui colle.

La marque fétiche : Quechua (Et Asics des années 80')

### # GOTHIQUES

Maquillage noir, collier qui pique, grosses bottes. Coiffure à la mulette

La marque fétiche : friperie !!!

### # 92i\*

Tout ce qui est moulant. Leggings, crop-top, vestes en cuir, short court, jupe, grosses Balenciaga. Et l'indispensable vapot jetable, la puff !

La marque fétiche : bershka, primark... un peu de tout

\* au départ 92i, c'est « les fans de Booba », à la fois un collectif de rappeurs et un label de hip-hop français

« Dans un an, peut-être qu'on se regardera sur les photos et qu'on se trouvera moches ! On aura déjà changé de style »



## LES STYLES QUI PASSENT PAS

### # FOULARD

En mars 2024, c'est le 20<sup>e</sup> anniversaire de la loi sur l'interdiction des signes religieux à l'école, dont le foulard. Aujourd'hui, celles qui portent le voile doivent l'enlever lorsqu'elles franchissent les portes du collège.

Et quand on repart, les surveillants veillent à ce qu'on ne commence surtout pas à le remettre dans la cour, alors que c'est souvent long et que c'est pour pas faire attendre les copines !

### # ABAÏA

En septembre 2023, un décret a interdit l'abaya dans les établissements scolaires. C'est une robe longue à manches longues, qui est désignée par le gouvernement comme une marque d'appartenance à l'Islam.

« C'est un style culturel, c'est pas religieux pourtant »

« Une fois ma soeur est venue en cours avec un cardigan en laine, et le prof lui a mal parlé. Une autre fois une copine vient avec une robe large, et un autre prof lui dit « Je te préviens tu reviens pas comme ça sinon je le dis à la direction ».

## LE STYLE POLEMIQUE

### # CROP TOP

En 2019, l'ex-ministre de l'éducation JM Blanquer a dit qu'il voulait que les jeunes filles viennent au lycée dans des tenues correctes. Macron va le soutenir et la jeunesse s'empare du symbole : le crop-top, ce haut court qui laisse entrevoir le ventre, va devenir un étendard. Des filles de toutes les rondeurs se sont appropriées le crop-top. Rihanna l'a porté pendant ses grossesses.

## LE STYLE REDOUTÉ

### # UNIFORME

Dès le printemps, et plus largement à partir de septembre 2024, certains établissements scolaires pourront expérimenter l'uniforme s'ils le souhaitent. Le ministère a déjà dévoilé le contenu du kit : 5 polos, 2 pulls, 2 pantalons. Cela coûtera 200 euros par élève et sera financé moitié par l'État, moitié par la mairie ou le département. Et les profs, aussi en uniforme ? Pour le moment, on n'en sait rien !

« Avec l'uniforme,  
ca va plus vite pour  
s'habiller le matin ! »

Holy, 39 ans

### C'est obligatoire l'uniforme à Madagascar ?

Dans l'école de mes enfants, c'est obligé.  
C'est la condition posée par l'institution.

### Est-ce qu'il y a des sanctions si l'uniforme n'est pas mis ?

Oui, il y a des sanctions. Surtout si c'est sale ou froissé, c'est sanctionné aussi.

### Est-ce que vous aimez le port de l'uniforme ?

Oui, j'aime bien. Je pense que c'est bien dans des pays moins développés comme le mien parce qu'on ne voit pas la différence entre une famille aisée et une autre. Pour les enfants c'est comme une balise, pour aider à dire comment s'habiller. Et puis ça va plus vite le matin, il faut seulement préparer !

### Comment sont les uniformes ?

Jupes pour les filles, en haut chemise. Il y a aussi polo. Pour les garçons, c'est short ! Lundi polo, mardi chemise, mercredi c'est ce qu'on veut ! Mais présentable. Pas de décolleté ! Il faut laver le mercredi pour avoir les habits d'uniforme propres le lendemain.

D'après nos sources, la tenue unique obligatoire existe déjà dans les établissements publics de la province sud de la Nouvelle-Calédonie (qui est un territoire français, aussi colonial que cela puisse paraître). Dans les départements d'Outre Mer, comme à Madagascar, l'uniforme est en vogue dans les écoles privées et religieuses.

### Les filles ne peuvent pas se mettre en short ?

Non ! C'est plus sévère maintenant, même pour la tenue libre, et ça je n'aime pas. On ne peut même pas mettre des leggings ou des jeans. Il faut que ce soit large. Je ne sais plus comment faire habiller ma fille !

### Pourquoi c'était comme ça à Madagascar ?

Peut-être parce que c'est une école catholique. Dans d'autres établissements, c'est pas comme ça.

Par Nour et Alice

## POUR ou CONTRE l'uniforme ?

# POUR

- \* stop les discriminations entre les élèves
- \* stop les moqueries
- \* on gagne du temps (mais il faut encore se coiffer)

# CONTRE

- \* on aimera pas forcément le vêtement
- \* s'habiller c'est aussi montrer sa personnalité
- \* On va pas acheter des habits pour pas les mettre !

### VRAI ou FAUX ?

L'uniforme permet de réduire la distinction sociale entre les élèves ?

# VRAI

- \* Moins de comparaison sur les habits à la cour de récréation

# FAUX

- \* On retrouve la distinction sociale à travers d'autres éléments : chaussures, sacs à dos, téléphones, départ en vacances...

# VERS UNE GUERRE PERPETUELLE A GAZA ?

## LES DATES

**7 octobre 2023** Le Hamas, (acronyme en arabe pour le Mouvement de la résistance islamique palestinien), mène sur Israël une attaque terroriste par surprise. C'est un assaut sans précédent, des centaines d'hommes armés s'infiltrèrent dans les communautés à proximité de la bande de Gaza.

**À partir du 8 octobre 2023** l'Etat d'Israël déclare officiellement la guerre et débute les bombardements aériens sur la bande de Gaza puis des opérations terrestres, qui continuent toujours à l'heure où nous écrivons ces lignes, entamant le 6<sup>e</sup> mois de conflit.

**29 décembre 2023** l'Afrique du Sud saisit l'ONU, accusant Israël de "génocide" sur le territoire de Gaza

**26 janvier 2024** la Cour Internationale de Justice appelle Israël à "prendre toutes les mesures en son pouvoir pour empêcher" un "génocide".

## MOBILISATION

### DIJONNAISE

Depuis le début du conflit, des manifestations partout dans le monde appellent au cessez-le-feu. À Dijon, le collectif 21 pour une paix juste et durable entre palestiniens et Israéliens qui regroupe une trentaine de de syndicats, partis politiques et d'association, organise des rassemblements réguliers et des débats pour comprendre la guerre en cours.

## LES CHIFFRES

L'attaque du Hamas le 7 octobre a fait au moins 1300 victimes israéliennes. Des dizaines de soldats et de civils sont retenus en otage à Gaza.

À l'heure où nous écrivons ces lignes (fin mars 2024), dans la bande de Gaza, 32 333 personnes, dont 13 600 enfants et au moins 3 250 femmes, seraient décédées.

« J'aimerais qu'il n'y ait plus de religion, que les gens se marient entre eux et comme ça ça ferait des bébés mixtes ! »



« Les Occidentaux ont une dette morale envers les Juifs alors ils ont laissé faire la colonisation du territoire palestinien. »

## UN CONFLIT SANS FIN?

Depuis plus de 70 ans, Israël et la Palestine n'arrivent pas à s'entendre sur un certain nombre de questions : le sort des réfugiés palestiniens, les colonies juives en Cisjordanie occupée doivent-elles être supprimées, le partage de Jérusalem, et la question de savoir s'il faut un seul État ou un État palestinien à côté de celui d'Israël.

## MASSACRE D'AMPLEUR

« C'est très rare que nous appelions à un cessez-le-feu. Ce n'est pas notre position habituelle. On le fait car on assiste au massacre réel et d'ampleur d'une population civile. 150 femmes et enfants meurent chaque jour en moyenne, selon l'estimation la plus basse. Notre mission est de porter secours aux populations mais aussi de témoigner de ce que l'on voit. C'est pour cela que je vous parle. »

Léo Cans, chef de mission de Médecins Sans Frontières en Palestine, le 3 février 2024 sur Mediapart.fr

« Le Hamas a déclaré la guerre. Les chefs mènent la belle vie au Qatar, pendant que les innocents meurent; j'en suis malade. »



**Direction de publication :**

Mathieu Depoil et Bernard Desoche

**Coordination et secrétariat de rédaction :**

Naïké Desquesnes

**Encadrement :** Salwa Garnoussi,

Claudine Martin, Hélène Planckaert

**Relecture :** Sabrina Voisin, Eloïse Grillot,

Toe Phanthasak, Bernard Desoche

**Maquette :** Jérôme Derieux

**Ont participé à ce numéro** (par ordre alphabétique des prénoms) :

Anas, Anisha, Arwa, Aurore Gomes, Catherine Mochon, Céline Crenn, Christelle Magnin, Grace, Ihssan, Ilyana, Imane, Jacqueline Clément-Veuillot, Jean Oddone, Kebira Atif, Khadija Ameri, Kiki, Liliane Hugon, Maïssa, Maram, Martine Joyel, Marwa, Matigui, Nassim, Norhane, Nouariya, Nour, Sabrina Voisin, Sherazaan, Warda, Yasmine.

Réalisé avec les logiciels libres

Gimp et Scribus

Impression à 300 exemplaires par

Imprimerie Vidonne - Fontaine-lès-Dijon

Avril 2024

Moyen

2	9		1	8		4	
8					7	9	
		6			4		
	6	9			1	2	5
5		2	8				3
			5				4
	4				6	5	
			7		5		
9				2			6
							1

Difficile

			1			6	
			2			4	7
	8	9					5
	6					5	
8				6			
3	7		8	5			1
		1				9	
	4	2	6				
			3				



**ALLEZ COURAGE,  
BIENTÔT LA FIN DES  
TRAVAUX !**

**ON TIENT BON !**